

Encagnane

GRATUIT

QUARTIER D'AIX-EN-PROVENCE!

#2



NON LOIN DE LÀ

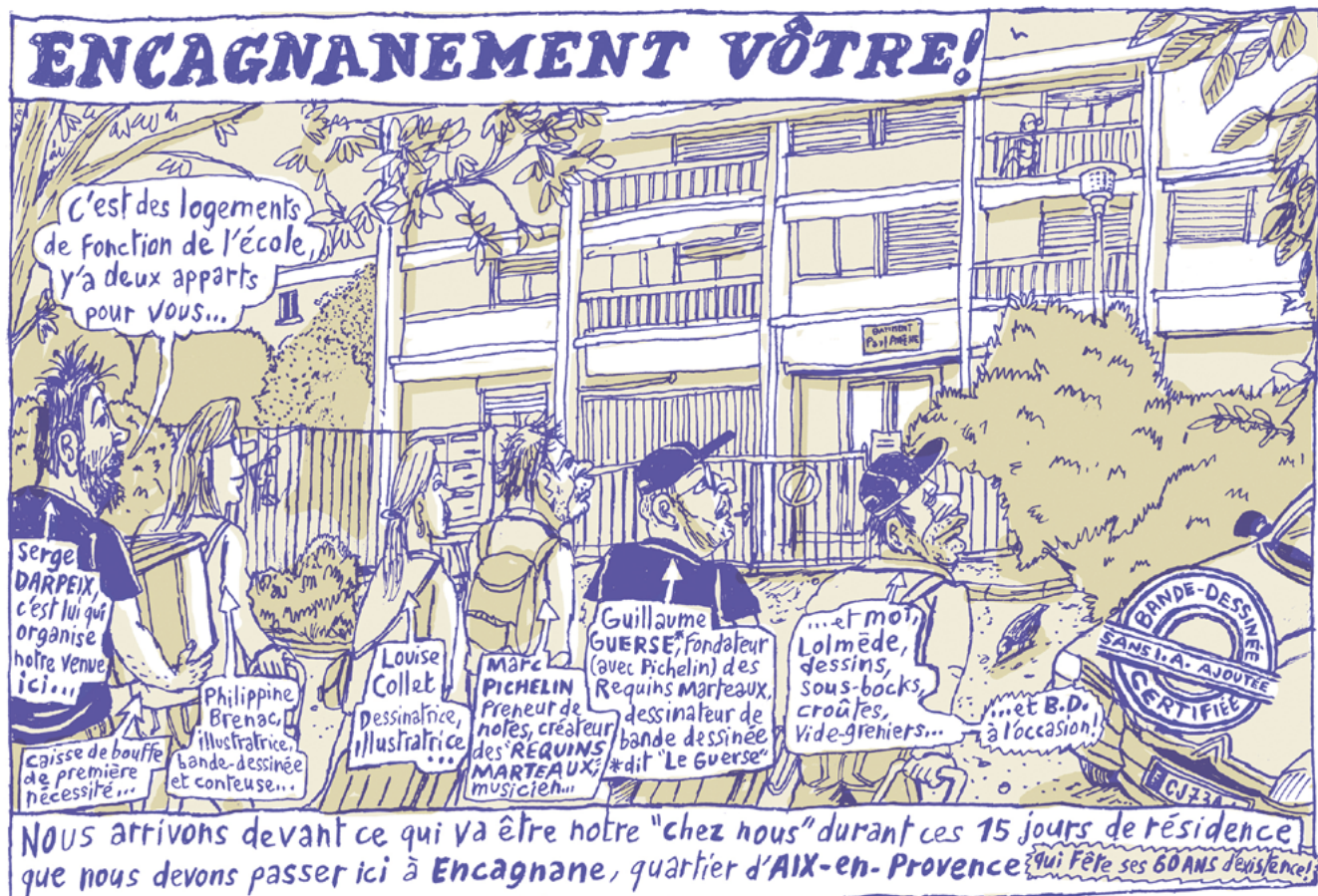
Au centre social *La Provence* une jeune artiste anime un atelier de peinture alors que non loin de là, à *l'Atelier du Scribe*, une partie de chkobba endiablée s'engage.

Au bar le *Thé Olé*, Jimmy sert des cafés à tour de bras. Non loin de là, au restaurant *Les Délices de Tunis*, on

prépare le tajine du jour.

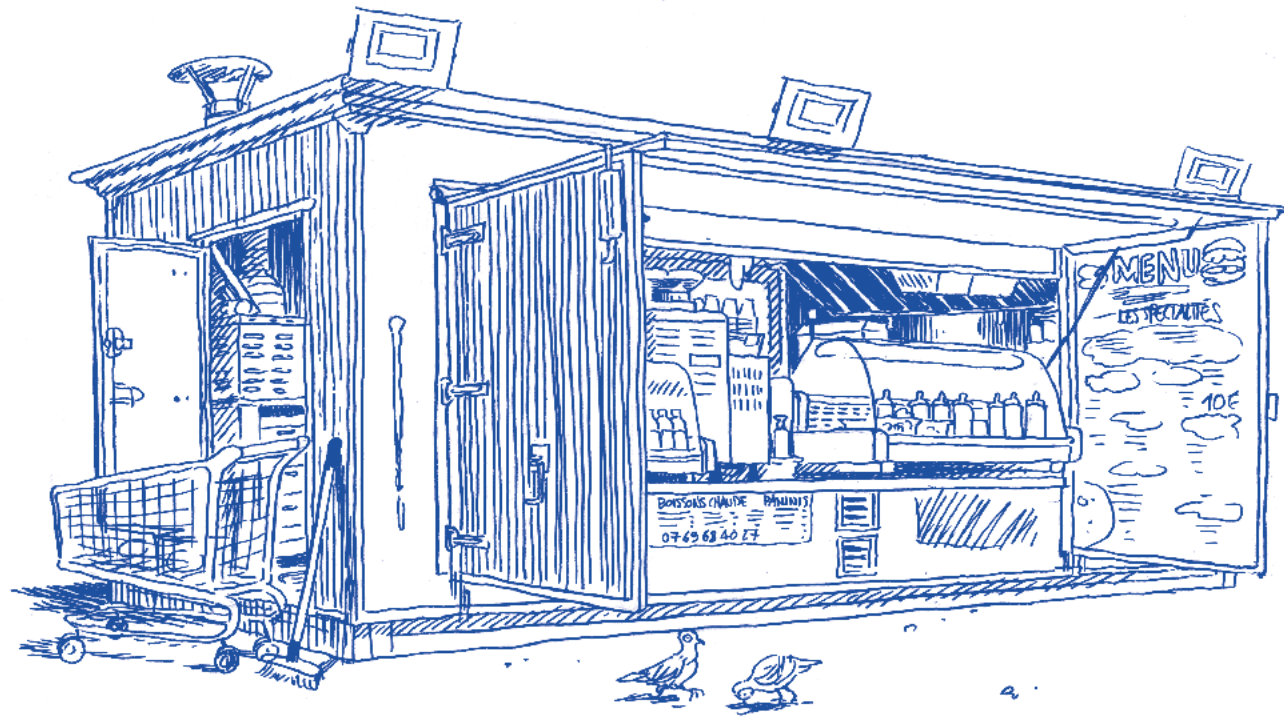
À *l'Atelier Jasmin*, des femmes de multiples nationalités confectionnent des sacs à main. Non loin de là, à *La Fibre Solidaire* (une autre association de réinsertion par le travail) Malika et Christelle trient des vêtements, qu'elles viennent de recevoir.

Sur la place Romée de Villeneuve le marché bat son plein. Non loin de là, les artistes de la *Compagnie Ouïe/Dire* arpencent les rues du quartier à l'affût des moindres événements, à l'écoute des paroles des habitants et en quête des petits récits qui fabriquent depuis 60 ans l'histoire d'Encagnane.





LE KIOSQUE DE LA PLACE



On l'appelle la place du marché parce qu'ici se tient un marché tous les lundis, mercredis, vendredis et dimanches matin. Mais en vrai c'est la place Romée de Villeneuve. Aujourd'hui mardi, pas de marché. Mais le kiosque est quand même ouvert. Cafés, thés, boissons gazeuses, tacos, sandwiches, hamburgers, salades, on sert de quoi se restaurer rapidement et se désaltérer en prenant le temps de discuter sur la terrasse, entre l'arrêt de bus et la place qui, les jours sans marché, se transforme en parking. Les pigeons tournent autour des clients. On ne sait jamais, des miettes peuvent tomber, une frite peut s'échapper. Ils sont chez eux. La température est de 24° C en ce début d'après-midi, un vent léger souffle par courtes rafales.

À l'arrêt de bus, des gens montent et descendent des *bus + qui roulent 100% à l'électrique*. Un pigeon s'envole et s'en va se percher sur le platane qui nous protège du soleil. Un panneau publicitaire numérique diffuse un spot *L'amour par Perrier*, puis d'autres qui s'enchaînent *The Sorority*, *Libérez les otages*, *Aix derrière ses rugbymen* (objectif Top 14), *Le plaisir par Perrier*,... C'est comme une chaîne de télé sur laquelle on a supprimé les films,

les documentaires, les émissions et qui ne diffuse que ce qu'il y a entre deux programmes : la pub.

Une femme s'assoit sur le rebord d'une jardinière qui encercle un tilleul. Elle ouvre un paquet de chips qu'elle commence à grignoter. Immédiatement, une quarantaine de pigeons viennent parader à ses pieds. Elle laisse tomber quelques morceaux puis finit par tout déverser par terre à la grande joie des volatiles voraces. Sur l'Abribus, dans un emplacement est accrochée une affiche qui montre une femme en lunettes noires avec en dessous sobrement écrit : *DIOR*. Rien d'autre. La femme aux chips s'en va. Les pigeons reviennent un par un autour du kiosque, certains en marchant, d'autres en volant.

C'est calme. Sur la terrasse, il ne reste qu'un homme coiffé d'un bonnet noir. Il observe tout autour de lui, les bras croisés. Sur la place a été installée la statue d'une femme aux seins nus et aux fesses partiellement à l'air tenant une flamme que l'on imagine olympique. La peinture rouge vif qui recouvre entièrement cette sculpture donne un aspect contemporain à cette œuvre

d'inspiration antique. Sur le socle qui la soutient, un panneau indique *La Vénus à la flamme de Laurent Perbos, 2004 (collection du département des Bouches-du-Rhône)*. Une dame d'un certain âge m'interpelle alors que j'admire la femme dénudée.



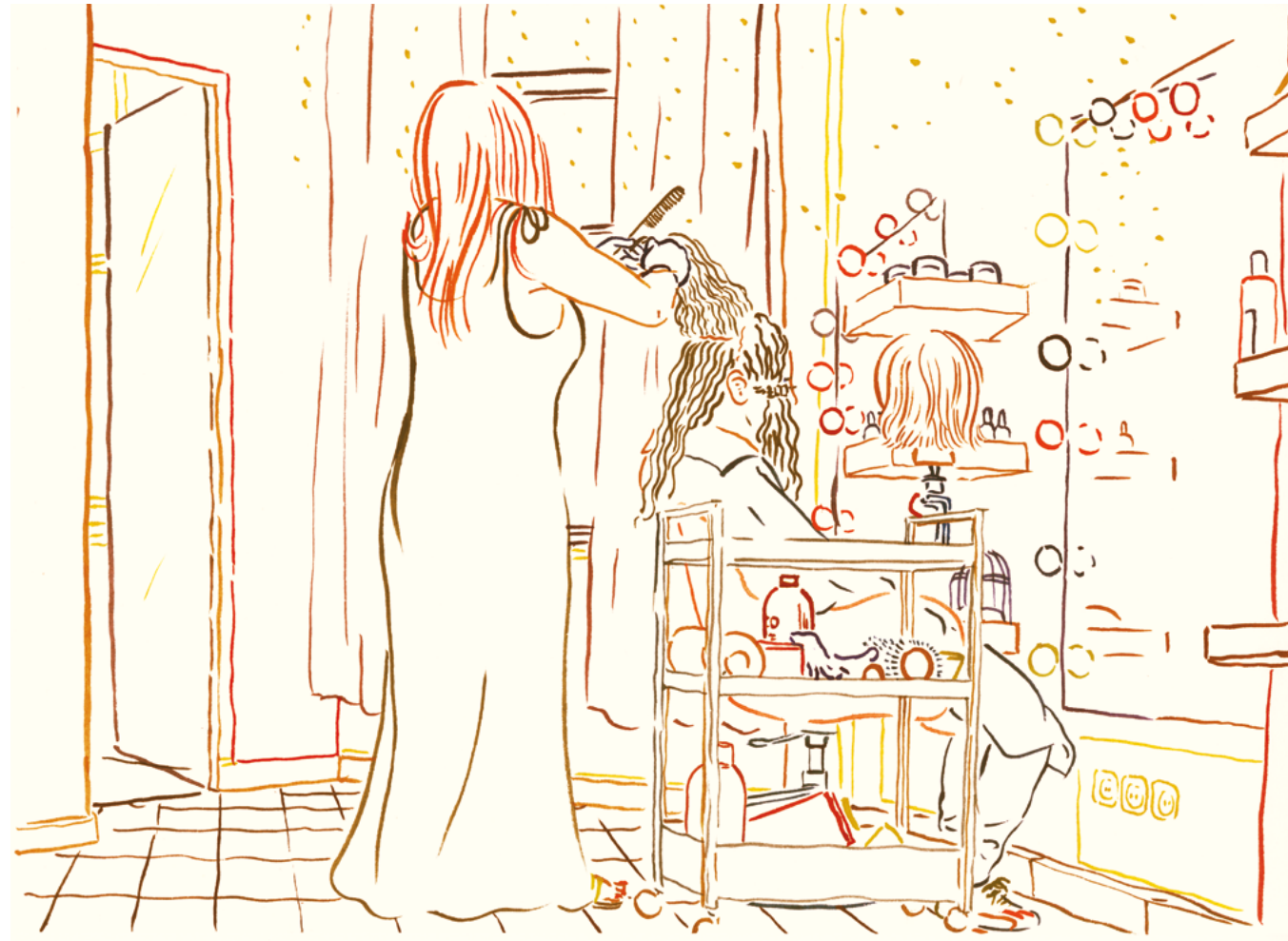
Elle me demande si cette statue va rester. Je lui réponds que je n'en sais rien mais qu'à mon avis, elle ne semble pas avoir été installée là pour longtemps, en témoigne le socle posé sur une palette et les barricades qui l'entourent. La vieille dame m'apprend qu'elle s'appelle Jeanne et que la statue a été placée à l'occasion du passage de la flamme olympique le 12 mai, ce qui confirme mes suppositions. Jeanne habite le quartier depuis 1991. « Mais hélas, ça a beaucoup changé. Des trafics de drogues et de cigarettes se sont implantés » me confie-t-elle désolée.

Un bus passe sur l'avenue de l'Europe, je remarque l'inscription *Aixpress*. Joli jeu de mot. Une rafale de vent un peu plus virulente réussit à basculer une barrière municipale sur laquelle est fixée un panneau sens interdit.

L'interdit tombe par terre. La même rafale trimbale une canette de *Coca-Cola* qui roule sur le bitume avec un bruit métallique. Un gobelet vide laissé sur une table valdingue aussi. Sur l'écran de pub géant défile le spot *L'espionnage par Perrier* sans que je ne comprenne quel rapport il peut y avoir entre cette boisson gazeuse et l'espionnage, ni que cette réclame ne déclenche chez moi l'envie

de boire cette boisson. Je commande plutôt un thé à la menthe à Dimitri qui tient le *Kiosque de la Place*. Tout près de la télé, un arbre est entouré de cannes, plantes qui ont donné leur nom au quartier. Rien ne permet de dire si ces végétaux ont été plantés là intentionnellement par des jardiniers de la ville ou s'ils sont arrivés par hasard, portés par un vent léger.





SORAYA BEAUTY CENTER



C'est en rencontrant Mohamed donnant un coup de main à un de ses amis sur le marché, que nous avons fait la connaissance de Soraya, sa femme, quelques jours plus tard. À l'angle de la rue des Frères Vallon et de la place Raymond Lopez, les lettres peintes à la main du *Soraya Beauty Center* nous accueillent : gris chaud sur fond blanc, comme à l'intérieur (auquel il faut rajouter une gamme de roses poudrés).

Soraya nous ouvre la porte avec un sourire chaleureux : « Café, sièges, quelle musique vous voulez ? Ça va vous êtes bien ? » Nous, tout nous va.

Soraya, telle une Dalida dans sa robe longue, s'affaire autour du fauteuil de Madame Hayet. Celle-ci n'est pas du quartier mais le bouche à oreille fonctionne : les lissages brésiliens de Soraya sont réputés car elle a des produits qui viennent directement de ce pays. « C'est grâce à une cliente brésilienne qui m'a trouvé un transporteur sur place », précise Soraya. « Avant je tenais une entreprise de nettoyage puis j'en ai eu marre. Comme je donnais déjà des coups de main à ma sœur pour son salon, j'ai pris des cours à Aubagne et je me suis lancée. » Elle pose la pâte sur les cheveux et continue : « Je n'habite pas ici (elle habite à Éguilles), mais ce quartier est trop bien ! J'adore les discussions, rencontrer les gens...

J'organise aussi des cafés au salon. » Derrière le bar à ongles, Mohamed change la musique d'Aya Nakamura qu'il remplace par un son d'ambiance Lo-Fi. Lui travaille à Marseille au port. Quand il est là, il donne un coup de main au salon et fait de la prospection pour le centre de formation pour les jeunes qu'il veut créer à l'étage.

Parmi toutes les activités qui permettent de rendre les gens beaux : coiffure, botox des cils, sourcils, c'est la pose des ongles que préfère Soraya. « Ah ça oui, elle fait des ongles beaux comme des carrosseries ! » rajoute Mohamed, « Elle a bossé avec son père dans la carrosserie d'ailleurs ». Soraya rajoute fièrement : « Aucune femme n'est sortie d'ici sans le sourire ! »

Le fils de Soraya arrive avec un ami : ils font une école d'art, on discute dessin puis nous prenons congé après que Louise ait pris rendez-vous pour faire ses ongles.

LA FIBRE SOLIDAIRE

Quelques femmes circulent entre les rayonnages. Elles inspectent les vêtements suspendus sur les cintres. Elles prennent le temps de flâner comme si elles étaient dans un magasin de prêt-à-porter, sauf qu'ici on est dans l'une des boutiques de l'association *La Fibre Solidaire* et que le projet n'est pas de faire du commerce, mais de favoriser l'insertion par le travail.

Christelle est l'encadrante technique pour le secteur de la vente, elle nous reçoit et nous parle de l'association qui l'emploi tout en triant et rangeant des robes. « *La Fibre Solidaire* a été créée par le Secours Catholique. Nous avons neuf boutiques, toutes dans la région. Nous collectons des vêtements (tout vient de dons), on les trie (lavage, repassage et reconditionnement), et nous les revendons. On a aussi un atelier couture, on fait de l'*upcycling*. Nous transformons des vêtements de marque invendus. C'est une activité

en plein développement. » Ce matin, c'est Malika qui tient la boutique. Elle est en insertion depuis deux ans.

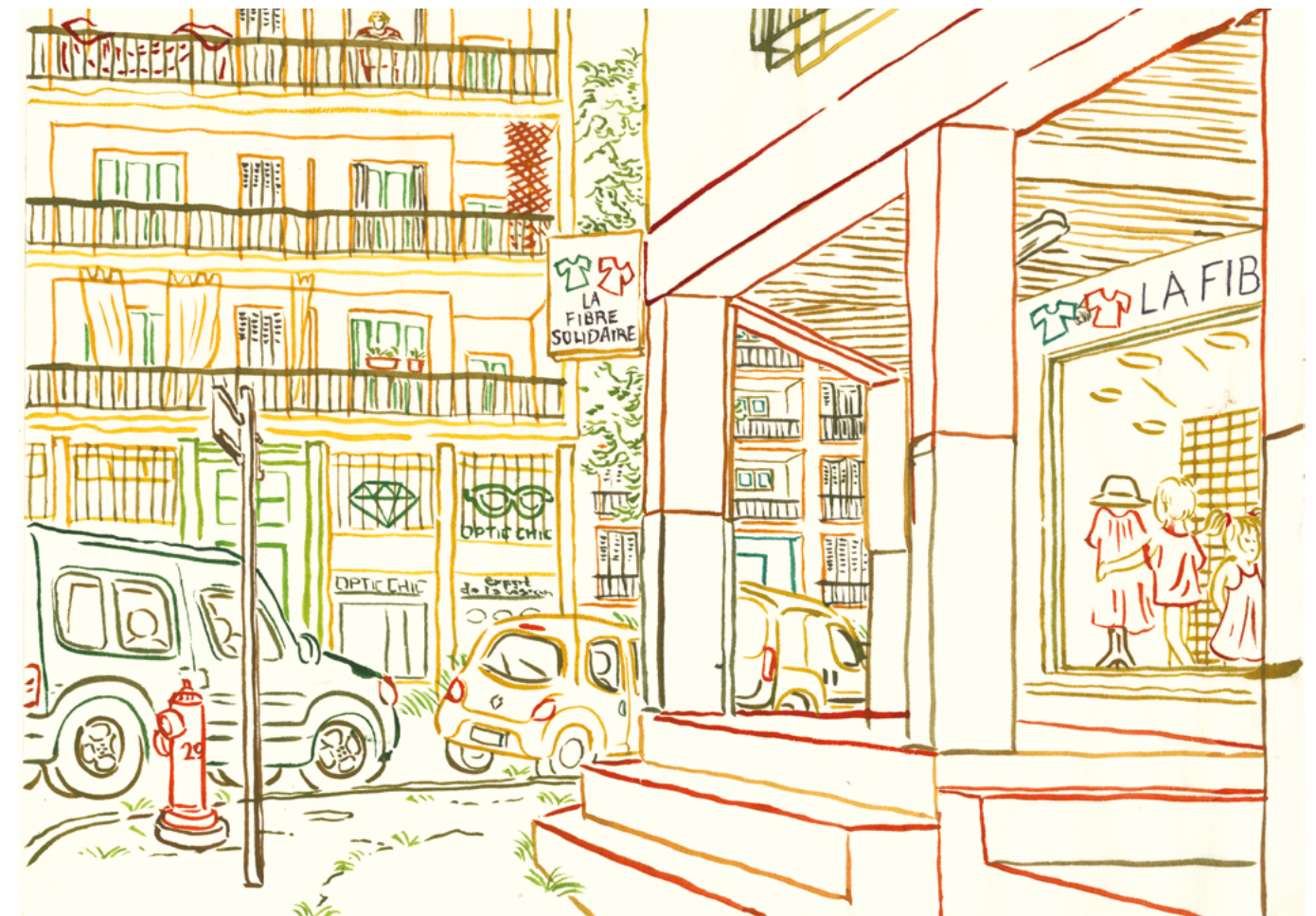


« J'habite à Venelles, mais j'ai grandi à Encagnane. Je me retrouve à travailler dans mon ancien quartier. Il y a beaucoup de personnes âgées qui viennent à la boutique pour parler, on a aussi des femmes seules avec enfant. Y a beaucoup de social ici.

C'est ça qui me plaît. Avant j'étais dans le secrétariat, j'ai travaillé un peu partout et puis à 56 ans, le Pôle Emploi m'a considérée comme vieille. J'ai postulé à *La Fibre Solidaire* pour travailler au tri et finalement je me suis retrouvée à la vente. »

Avec Christelle, elle commence à trier des chemises. Malika : « C'est de l'homme ou de la femme celle-là ? » Christelle : « Ça c'est de l'homme. »

Malika poursuit : « Beaucoup sont mats de peau dans le quartier, ils aiment les couleurs. Avant on avait des étudiants, mais maintenant ils vont sur internet, ils peuvent vendre et racheter. » Christelle : « On enlève ce qu'on n'arrive pas à vendre, on sait que ça va partir dans d'autres boutiques. » Malika : « Avec l'inflation et l'augmentation du coût de la vie, les gens n'y arrivent plus, on a dû encore baisser les prix. »





Poète et écrivain provençal, ami d'Alphonse Daudet, son nom est...

PAUL ARÈNE

Né à Sisteron, en 1843, il travaille comme maître d'études au lycée Thiers de Marseille puis à celui de Vannes.

À 23 ans, il quitte l'université pour le journalisme après le succès de sa pièce "PIERROT HÉRITIER" jouée à l'Odéon.

En 1867, il participe au **PARNASSICULET CONTEMPORAIN**, parodie du "Parnasse Contemporain" dont les auteurs sont appelés "des Turcs attardés qui ont oublié ou ne savent peut-être point que le carnaval romantique est clos depuis 30 ans!"

CE QUI LUI VAUDRA QUELQUES VIVES INIMITIÉS!

À Paris, il fréquente les cafés littéraires et devient l'ami d'Alphonse Daudet, François Coppée, Catulle MENDÈS ou Octave Mirbeau...

Il collabore activement à l'écriture des chroniques provençales rassemblées sous le titre des

LETTRES DE MON MOULIN ce qui le fera passer un temps pour le "nègre" de Daudet.

Il n'en est rien, et il dira lui-même :

"Établissons une fois pour toutes et pour n'en plus parler que sur les 23 nouvelles du livre la moitié fut écrite par nous 2, assis à la même table, autour d'un unique écritoire, joyeusement et fraternellement, en essayant chacun sa phrase avant de la coucher sur le papier."

LE PARNASSICULET CONTEMPORAIN

Recueil de vers nouveaux
PRÉCÉDÉ DE

L'HÔTEL DU DRAGON BLEU
ET ORNÉ
d'une très étrange eau-forte



PARIS

LIBRAIRIE CENTRALE (J. LEMER, ÉDITEUR)
24, BOULEVARD DES ITALIENS, 24

1867
1866

En 1868, à 25 ans, il écrit **JEAN-des-FIGES**, (qui reste son chef-d'œuvre) Il prendra part à la guerre de 1870 avec le grade de capitaine, et recevra la légion d'honneur 4 ans plus tard.

Après 1870, il publiera des pièces de théâtre, des contes, des poèmes... il écrira aussi régulièrement des chroniques pour "LE JOURNAL" et "LE FIGARO".

P. ARÈNE meurt à Antibes le 17 décembre 1896 à 58 ans Il est inhumé à Sisteron*..

LE THÉ OLÉ

En guise de thé, c’est plutôt à la menthe et non au lait qu’il est servi dans ce bistrot de quartier. On est rue Blaise Cendrars. L’écrivain voyageur manchot aurait apprécié de venir boire un verre de vin sur cette terrasse. Les quelques clients consomment surtout des cafés que sert Jimmy, le patron. À l’intérieur, la télé est calée sur BFM qui déblatère au sujet de la guerre à Gaza. Au comptoir, un homme assis sur un tabouret lit *La Provence*. À la une du journal aujourd’hui, on a *La fin d’un rêve*, le club de rugby a perdu hier soir contre Grenoble. Pour un tout petit point, Aix ne sera pas en finale d’accession au Top 14. Le sport, c’est cruel. Le lecteur ne se laisse pas déconcentrer par les vociférations du petit écran. La clientèle est exclusivement masculine à cette heure. Chacun sirote son café ou son thé. On discute avec son voisin. Le lecteur de *La Provence* repose le journal et boit une gorgée de son sirop à l’eau. Un homme entre dans le bar. Il serre la main à tout le monde avec le sourire. Sans qu’il n’ait rien à dire, Jimmy lui prépare un café dans lequel il ajoute un nuage de lait. Entre deux commandes, Jimmy parle de son établissement et de son travail.

« C’était une mercerie avant. On a créé le bar avec mon frère Houari en 1989. On pourrait plus aujourd’hui, la législation a changé. C’est mon frère qui tenait l’établissement. Moi je suis chauffeur de taxi, mais il est mort en 2021. J’ai repris pour pas que ça ferme. Le matin je fais le taxi et j’arrive ensuite pour travailler ici. Je suis obligé de continuer le taxi parce que le bar marche plus comme avant. Le tabac en face a fermé. Avec les dealers qui se sont installés, les gens ont peur. Heureusement, la police est là, elle fait du bon boulot. »

Le lecteur de *La Provence* finit son verre de sirop à l’eau et commande une bière. C’est l’heure de l’apéro qui arrive. Un gars entre et salue le lecteur de *La Provence* : « Salut Alain Delon, comment ça va ? » Je commande un verre de vin blanc et vient m’accouder au comptoir

avec Alain (Delon) et Thierry. Ce sont des habitués, ils sont copains de bistrot. Alain : « C’est plus comme avant quand on était en francs. C’était moins cher. Alain est arrivé dans le quartier en 1994, Thierry est là depuis 2005. Alain : « Y a plus la même ambiance, y a moins de monde. Avant y en avait toujours qui jouaient aux cartes. » Alain boit son *Heineken* directement à la bouteille. Thierry est au rosé.

Alain à Thierry : « J’ai vu passé Émile hier au lavomatique. » Thierry : « Ça fait longtemps que je l’ai pas vu. Trois semaines au moins. » Alain : « Lui aussi, avec le téléphone, il est comme moi, il le regarde jamais. » Alain porte une casquette sur laquelle est écrit *Méfiez-vous des anges*. Et puis la discussion revient sur le frère de Jimmy. Thierry : « Il a fait un infarctus, on s’y attendait pas. » Alain : « C’était un phénomène. Il faisait des barbecues sur le trottoir. Il avait peur de rien. » Sur l’écran télé passe le chanteur Slimane.



Thierry : « Il s’est bien défendu quand même, il a fait quatrième à l’*Eurovision* je crois... » La chanson se termine, le silence s’installe.





L'ATELIER DU SCRIBE



Un jeune homme nous accueille. Il nous sert du thé et du café. Il se prénomme Mahdi. Il a repris la gestion de l'association le *Salon du Scribe* avec son frère Fayçal à la mort de leur oncle. Ils ne voulaient pas abandonner les adhérents. Mahdi tient une pizzeria à Aix. Il travaille tôt le matin et les après-midis il vient s'occuper du club. Il entretient, il sert. Il a même jardiné le petit terrain en face du local qui avant attirait les ordures. Il a planté de la lavande. Ils ont aussi ouvert et aménagé une deuxième salle pour avoir plus de place.

À l'intérieur, un groupe joue au rami, dans l'autre, quatre personnes jouent au chkobba.

Les parties de cartes se jouent en arabe. Les joueurs sont tous Tunisiens et, pour la plupart, retraités.

« Ici, dès que tu franchis la porte, tu es Tunisien, lance un adhérent en riant. »

J'essaie de comprendre les règles du jeu de chkobba. Ça se joue à deux contre deux, comme à la belote. Mohamed distribue trois cartes à chacun. Les cartes sont légèrement pliées dans le sens de la hauteur. C'est pour mieux les cacher dans sa main. Les cartes sont jetées sur le tapis, certaines sont ramassées. Ça joue très vite. La partie se finit, je n'ai rien compris. Une autre démarre aussitôt.



LÀ OÙ COMMENCE LA RUE HENRI DUNANT

Méjanès était marquis et bibliophile. Il a eu la bonne idée de léguer les dizaines de milliers de livres qu'il avait accumulés au cours de sa vie aux États de Provence en stipulant que ses ouvrages devaient être rendus publics. Il est ainsi à l'origine de la création de la bibliothèque publique d'Aix-en-Provence. Toujours sans l'avoir décidé, il a donné son nom aux deux immeubles HLM devant nous. Quand à Calendal, difficile de savoir à quoi ça fait référence, peut-être un personnage plus ou moins célèbre, une plante locale, un lieu-dit...

La branche arrachée d'un pin somptueux attire l'attention de Louise qui se met en tête de la dessiner. C'est à cet endroit précis (où commence la rue Henri Dunant) que le boulevard du président Kennedy change soudainement de nom pour s'appeler boulevard docteur Schweitzer. Ce même boulevard prendra, après avoir traversé l'avenue de l'Europe, le nom d'avenue de Tübingen, pour rejoindre le boulevard Ferdinand de Lesseps qui devient, après avoir traversé l'avenue de l'Europe, le boulevard du maréchal Juin qui lui profite d'un rond-point pour devenir le boulevard du président Kennedy

et la boucle est bouclée. Comment passe-t-on d'un président des États-Unis d'Amérique assassiné à Dallas à un diplomate entrepreneur à l'origine du canal de Suez et de celui de Panama, puis à une ville allemande jumelée à Aix-en-Provence pour finir par le docteur Schweitzer, un médecin et pasteur Alsacien prix Nobel de la paix pour ses travaux humanitaires en Afrique ? Seuls les aménageurs urbains et les décideurs politiques pourraient nous éclairer sur ce tour de passe-passe. Ces mêmes aménageurs et responsables politiques ont également choisi de démolir les bâtiments Méjanès et Calendal, s'attirant les foudres des habitants qui se sont regroupés en collectif pour défendre leur droit à un logement digne et de qualité comme l'indiquent les affichettes scotchées sur les portes d'entrée des immeubles. Je fais le tour de ce quartier qui constitue un îlot dans le quartier d'Encagnane. Tout est calme. Derrière, à la limite ouest du quartier, l'autoroute A51 déverse des flots de véhicules motorisés. Certaines fenêtres des bâtiments sont murées témoignant du départ de quelques habitants et donnant un air un peu abandonné. Je rencontre Afida et Ana, deux locataires qui justement posent des affichettes pour annoncer

une rencontre avec une eurodéputée le 30 mai. Les deux femmes sont remontées contre l'ANRU (*Agence Nationale de Rénovation Urbaine*). Elles dénoncent les conditions du logement, l'augmentation injustifiée des charges. Elles ont l'impression que les habitants ont été abandonnés, qu'ils ne sont pas écoutés. Il semblerait que les réunions d'information et de sensibilisation aux opérations de rénovation urbaine n'aient pas produit les effets escomptés.

Je retrouve Louise qui s'est assise sur un banc public pour peindre patiemment sa branche tombée du pin. Une dame s'arrête près d'elle et admire son travail. Elle n'habite pas loin. Elle est dans le quartier depuis mai 1984, ça fait tout juste 40 ans. Elle est originaire de Boulogne-sur-Mer. « Je me plais à Aix, mais je ne me considère pas comme une Aixoise. Je suis toujours Pas-de-Calaisienne. » On papote. Elle évoque son amour pour les animaux. « Un jour, j'ai vu un écureuil, il a grimpé sur un arbre. Les animaux je les aime tous mais mon animal fétiche c'est le raton-laveur, » avoue-t-elle avant de s'éloigner et de rentrer chez elle.

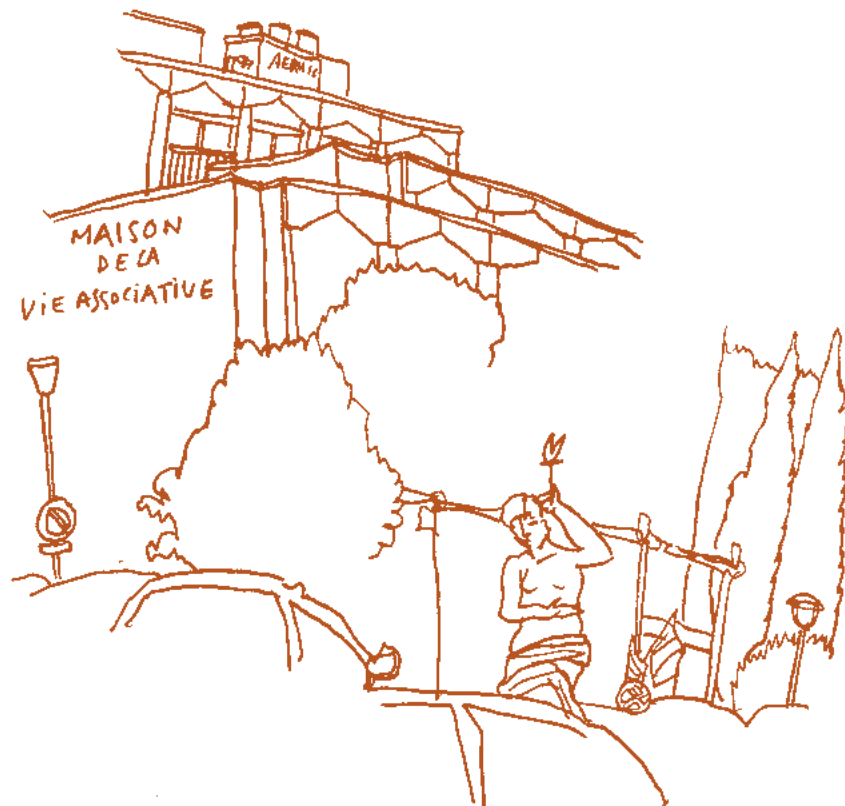


LE JOUR DE MARCHÉ



Un jeune homme nous alpague et nous tend un tract *La France Insoumise*. Il nous explique qu'il y a 6 bonnes raisons de voter pour sa candidate, notamment la baisse du prix de l'électricité et le cessez-le-feu à Gaza. Il a l'air très convaincu. À quelques mètres de là, une dame nous refile un tract du *Parti Communiste*. Elle aussi a l'air persuadée qu'il faut voter pour Léon Deffontaines, car il est soutenu par Fabien Roussel. Les partis de gauche semblent très présents sur le marché d'Encagnane ce matin.

Nous nous installons sur la terrasse du *Kiosque de la Place*. Un homme lit *La Provence* qui annonce en une que *la grande bleue va mieux*. Enfin une bonne nouvelle. Juste devant nous, une dame aux cheveux courts et gris tient un modeste stand de sous-vêtements. Ses produits sont étalés directement sur des planches posées sur des tréteaux d'un autre temps. Les clients fouillent. La dame aux cheveux courts et gris les renseigne avec un fort accent provençal. Les gaines sont à 3 €, les culottes à 2 et les brassières à 5. La vendeuse aux cheveux courts et gris s'appelle Albertine.

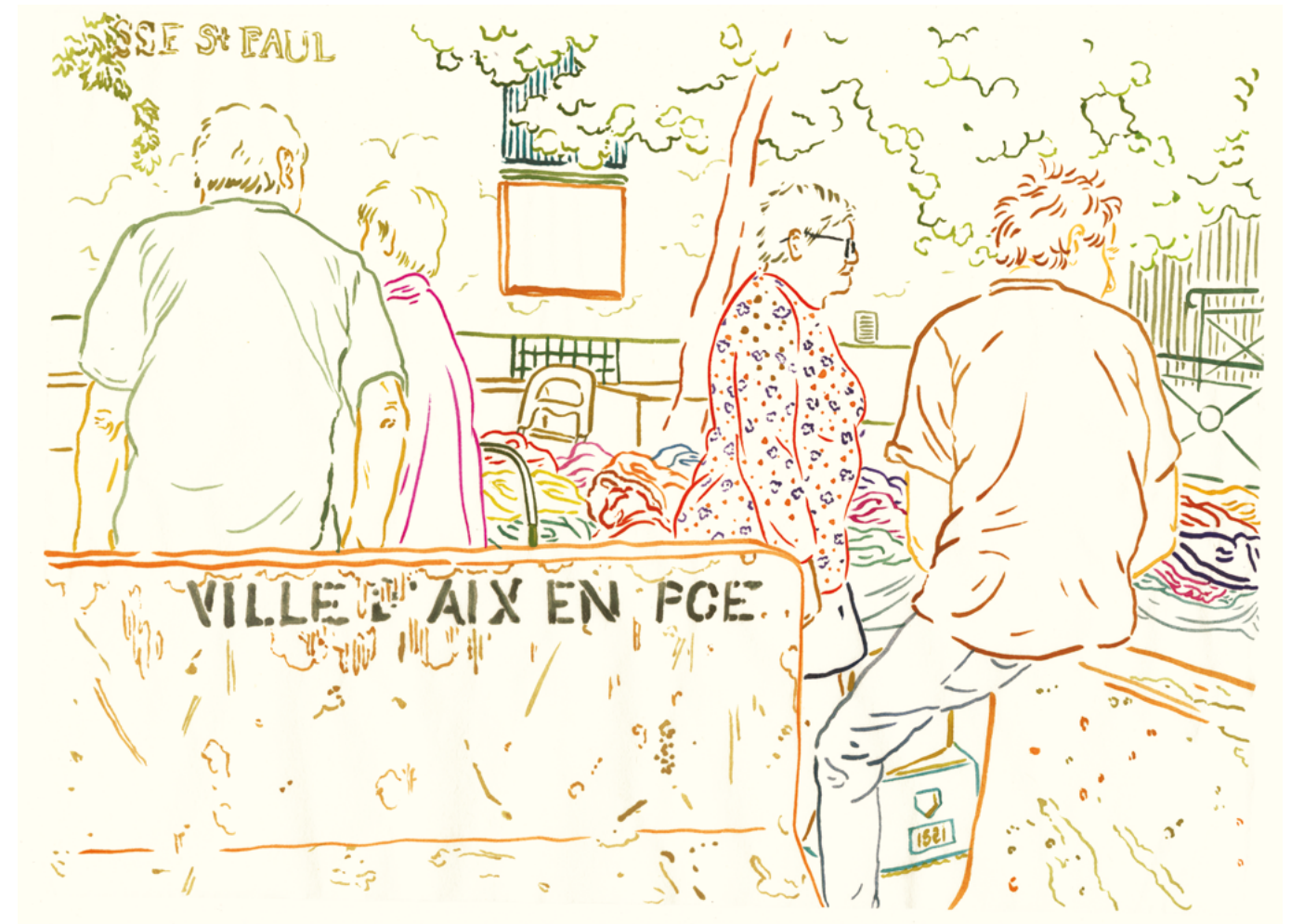


la plus ancienne ici, je suis là depuis 50 ans. Les mamies me connaissent, elles viennent m'acheter parce que je suis pas cher. » Et en effet, les mamies défilent, cherchent, hésitent.

« Les clientes sont fidèles, elles m'apprécient parce que je ne suis pas agressive. Je suis gitane. Ma mère m'a appris la politesse, c'est important pour nous de respecter les gens.

Une dame achète un article à 5 €. Elle tend un billet de 50 € à Albertine qui la gronde gentiment en refusant son gros billet : « Oh ma chérie, prends la culotte et va me faire la monnaie ! » Albertine se déplace d'un côté à l'autre de son étalage. Elle propose des tailles différentes, d'autres coloris.

« J'ai toujours fait les marchés. Au début avec mon frère et après avec mon mari. On faisait les marchés du palais et du cours Mirabeau. On vendait des vêtements et des tissus. On a gardé qu'ici, trois fois par semaine. C'est un petit marché mais il y a beaucoup de monde et y a un peu de tout. C'est un marché tout mélangé très agréable. »



La dame au billet de 50 € revient avec un de 5 €. « Ah là ça va ma chérie ! » lance Albertine qui se saisit du billet qu'elle enferme dans sa vieille caisse usée placée sous sa table.

Une vieille dame habillée avec beaucoup d'élégance apostrophe Albertine. « Salut ma Nénette » lui répond-elle. Les deux femmes entament une conversation chacune de part et d'autre du stand.



Elles prennent des nouvelles l'une de l'autre comme deux mamies qui se connaissent bien et qui se rencontrent par hasard. Il n'est plus question de commerce entre elles, juste d'amitié.

À 12h03 Albertine déclare : « Bon, on va commencer à ranger. » Son mari la rejoint et vient l'aider à enfourner la marchandise dans des cartons. Ensuite, ils enlèvent les planches et les tréteaux fatigués.



« Ces tréteaux ils viennent de l'armée. On les a depuis le début. Ils sont en bois, mais ils sont solides. Ils en font en alu maintenant mais tu mets un truc lourd dessus, ils pètent. »

Il est 12h12. L'emplacement est vide. Tout est rangé dans la camionnette. Il ne reste plus qu'un tract du PC plié et abandonné sur le sol.

La balade de Sid Ahmed

On retrouve Sid Ahmed ce matin à la mairie annexe. Il nous entraîne dans une visite du quartier.

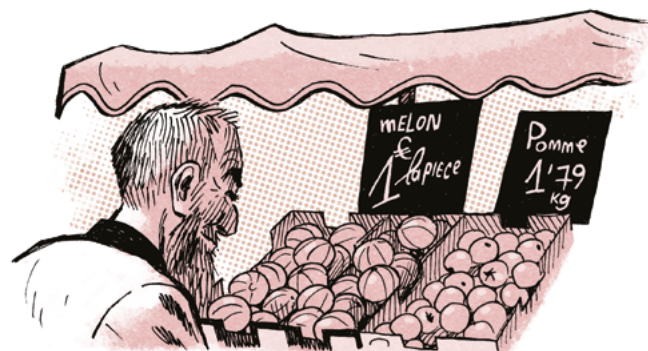
Sid Ahmed: "Qu'est ce que vous voulez voir?"

Marc: "On veut voir à travers de ton regard, celui du technicien qui sillonne la ville tous les jours."

Sid Ahmed: "A force de la regarder, je ne la vois plus la ville."



On est parti. On traverse le marché. Sid Ahmed connaît la plupart des commerçants qui le saluent sur son passage.



Sid Ahmed: "Des travaux vont commencer à la fin de l'année. Ils vont requalifier la place, lui redonner son potentiel de rencontre, pour ça, ils vont supprimer le parking." On passe devant un vendeur de fruits et légumes, Sid Ahmed en profite pour acheter des melons qu'il laisse sur le stand, il les récupérera plus tard. Sid Ahmed: "A 1€, c'est vraiment pas cher!"

On traverse l'avenue de l'Europe.

Sid Ahmed: "Depuis qu'ils ont fait le tracé de l'Aixpress, il y a plus de gens qui font du sport, du footing, du vélo." En remontant l'avenue Albert Baudoin, on rencontre Raymond. Il est agent de la ville à la propreté urbaine, c'est un collègue de Sid Ahmed. Il vide les poubelles municipales et passe sur les PAV (Point d'Apport Volontaire) pour enlever ce qui a été déposé autour.

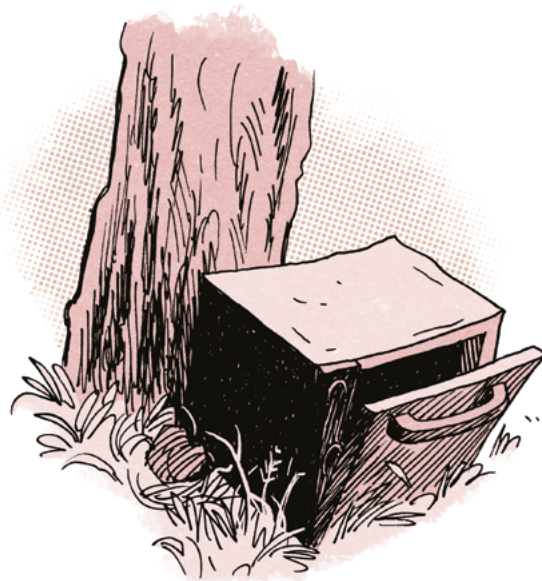
Raymond: "On a 120 sacs et 15 lieux de tri sélectif à faire."

Square Edouard Peisson, contre un pin, un vieux four a été abandonné. Sid Ahmed prend la photo.

Sid Ahmed: "Je vais faire un signallement."

Au bout de l'avenue, une pelle mécanique défonce un trottoir.

Sid Ahmed: "On a demandé un aménagement aux normes PMR (Personne à Mobilité Réduite) dans le cadre du PAV (Plan Accessibilité Voirie). On va prendre par-là, on va aller voir les nouvelles constructions."



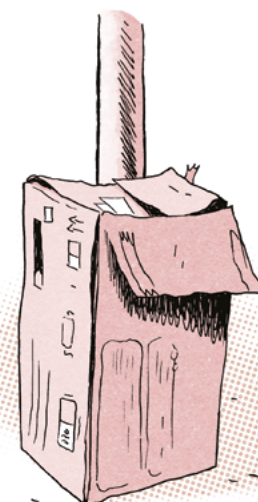
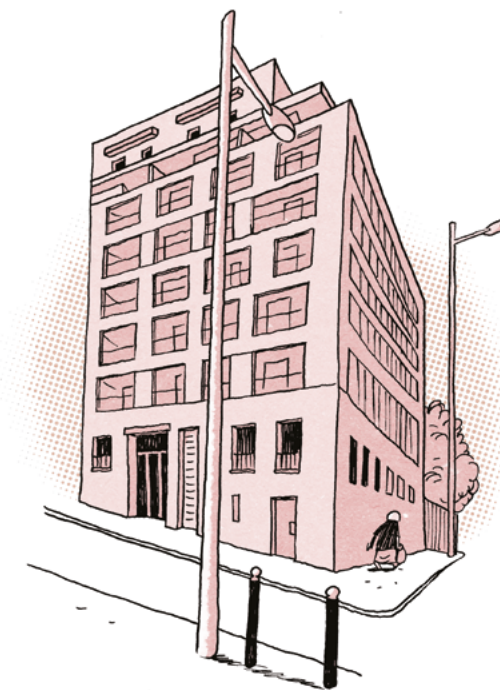
On passe devant des bâtiments de l'avenue de Tübingen.

Sid Ahmed: "A la base, c'était des immeubles réservés aux militaires."

On arrive au bout de l'avenue et on découvre les nouvelles constructions Excellence Méjanes.

Le standing n'est pas le même que celui du secteur Méjanes Calendal qui va être démolie de l'autre côté du quartier.

Sid Ahmed: "Ici, ce sont des loyers les plus chers. Et je crois qu'il y a des BRS (Bail Réel Solidaire)."



Sur l'avenue Ferdinand de Lesseps, on tombe sur un énorme carton d'emballage délaissé contre un lampadaire. Signallement. On s'engage ensuite dans l'avenue de Pérouse. Nous avons l'impression d'être dans un autre quartier, que nous ne sommes plus à Encagnane. Tout est plus neuf, plus riche. Des squares ont été aménagés dont celui baptisé Bâton-Rouge avec une passerelle métallique incroyable qui serpente au milieu des pins. On reprend l'avenue Ferdinand de Lesseps, puis la rue Jean Rostand. Contre une cahute destinée aux conteneurs à ordures, des tas de choses ont été déposées: canapé, étagères, pots de peinture. Sid Ahmed: "Pas de signallement, je l'ai déjà fait la semaine dernière."

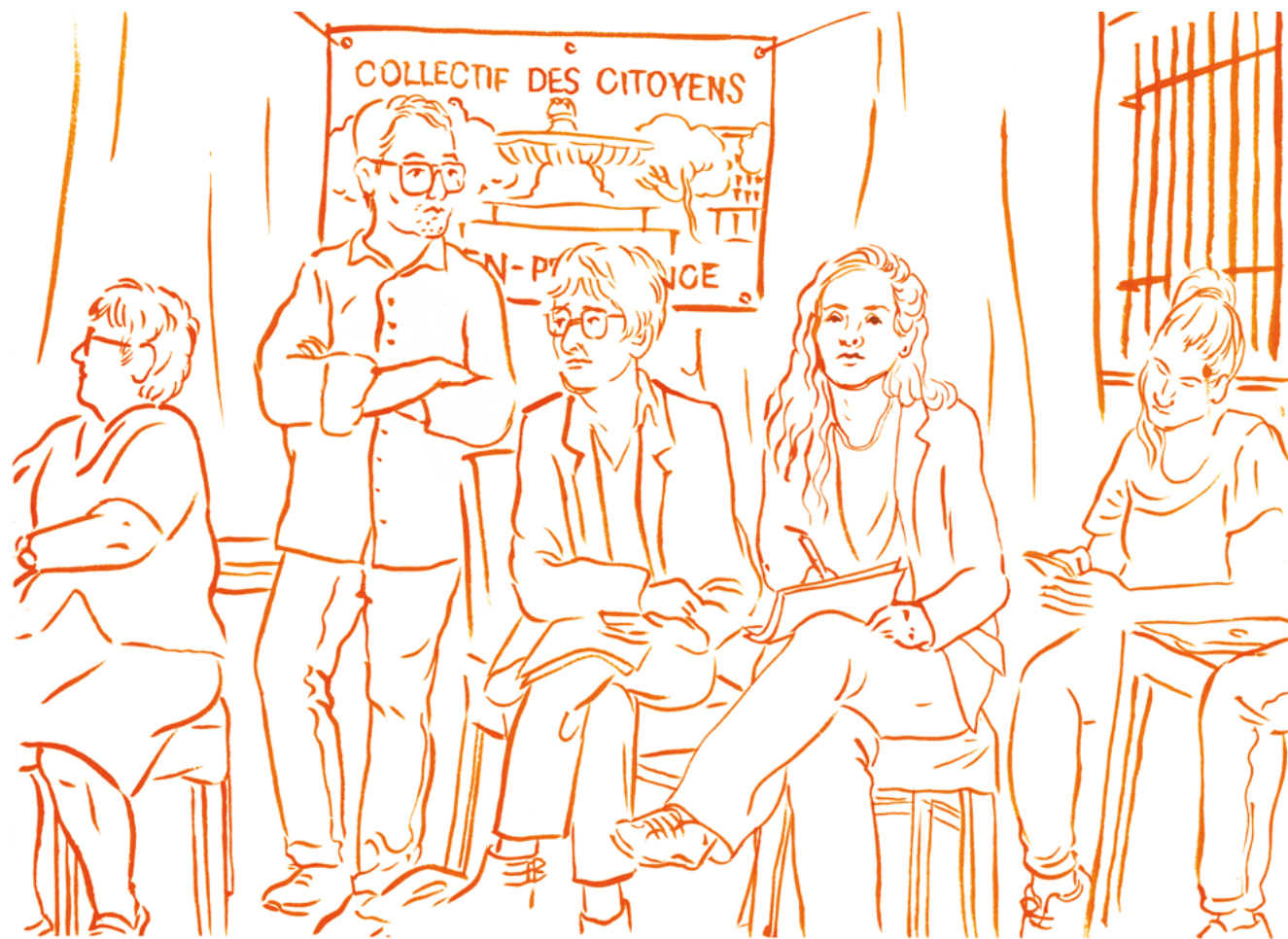
Nous entrons dans une autre résidence. Au square Monseigneur Chalve, Sid Ahmed repère une voiture qui semble abandonnée. Sid Ahmed: "ça ressemble à un véhicule ventouse, une voiture qui prend racine comme on dit. Signallement."

A cet instant, Michel, le gardien de l'immeuble sort les poubelles. Il salut Sid Ahmed. Les deux hommes se connaissent bien.

Michel: "C'est une copropriété ici. Ça fait 38 ans que je suis là. Je m'occupe des poubelles, de laver les escaliers et les halls, de changer les ampoules. La copro c'est plus pareil depuis 15 ans. Les nouveaux propriétaires ne sont plus impliqués dans la gestion. Yen a un qui a acheté un T4, il a fait 6 chambres et il loue en coloco à des étudiants. Il n'y a plus que de la location. Moi, dans 18 mois, c'est plus mon problème. Je serai en retraite."



On reprend notre voyage et on revient sur la place Romée de Villeneuve où nous quittons notre guide après l'avoir remercié chaleureusement pour la balade. Sid Ahmed: "Désolé les gars, mais faut que j'aille récupérer mes melons. Bonne journée."



RÉUNION DU COLLECTIF DES CITOYENS

Nous avons été invités à assister à la rencontre entre le Collectif des Habitants du Méjanès et du Calendal et l'eurodéputé Marina Mesure. Nous nous rendons dans le local de l'ancien restaurant *L'Endroit*, boulevard rue Léon Jouhaux. Une bonne quarantaine de personnes sont déjà installées dans la salle. On rajoute des chaises, on se serre. Assise à côté de la députée européenne, Madame Hubert se présente comme modeste conseillère municipale. Afida et Ana, les deux poseuses d'affiches que nous avons rencontrées dans le quartier nous accueillent chaleureusement. Afida prend la parole pour lancer la rencontre : « On a un problème avec le relogement. Les appartements qui nous sont proposés sont plus petits et plus chers. »

Mme Hubert précise : « Il va y avoir 248 logements démolis pour une centaine de constructions. » Ana tente de résumer la situation : « On nous a promis de nous reloger

dans des appartements de moins de 5 ans pour le même loyer avec la même surface. Et finalement, le compte n'y est pas. Les nouveaux loyers HLM sont trop chers pour les locataires actuels. C'est le foncier qui est visé par les promoteurs pour soi-disant faire de la mixité sociale. »

Afida surenchérit : « Ils veulent nous faire dégager pour les riches ! » Ana reprend : « Le collectif des habitants n'est pas pris au sérieux. On nous prend pour des menteurs. Personne ne nous écoute, on se sent abandonnés. »

Josette, une autre habitante se lève : « J'habite dans le ciel depuis 50 ans, dans les étages et vu mon âge, ils veulent me mettre au rez-de-chaussée. Dans le quartier on se connaît tous, pourquoi ils veulent nous mettre dehors ? »

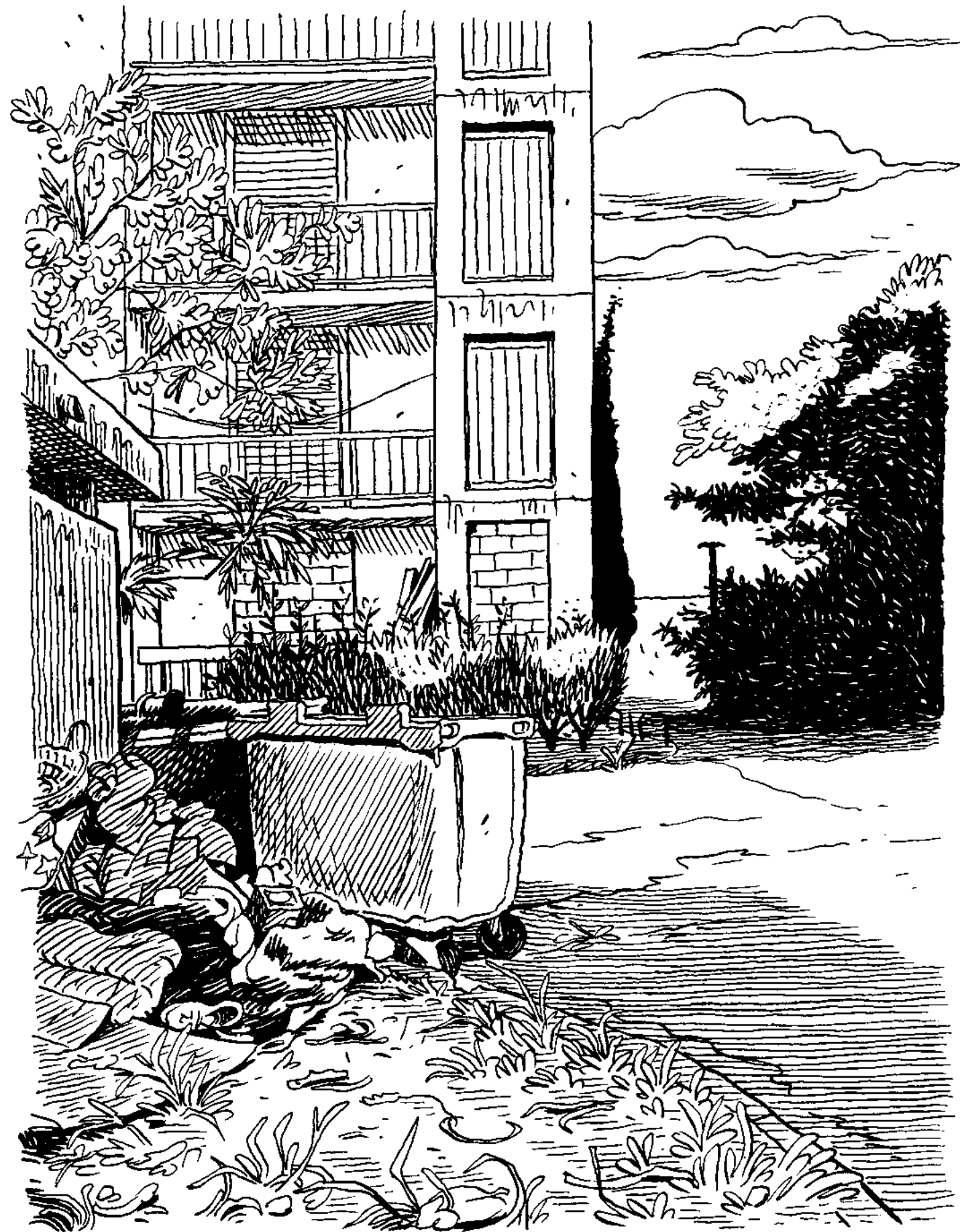
Les prises de paroles sont vives. On aborde la question des charges qui ont augmenté sans qu'on sache pourquoi. On sent une grande colère

chez les locataires. La députée écoute, note, essaie de comprendre les enjeux et prend la parole : « Je n'ai pas la solution pour tout changer, mais j'ai des leviers. Je peux venir en appui et en soutien des courriers du collectif. L'autre levier, c'est d'interpeller le bailleur et d'aller même jusqu'au ministère du logement. »

Mme Hubert poursuit : « Il n'y a pas assez de logements sociaux à Aix. La ville paie des amendes folles et ils veulent démolir ! Il faut arrêter d'avoir peur. Plus on sera nombreux et plus on sera forts. »

On sent qu'une dynamique est lancée, que l'initiative du collectif des habitants est en place.

MÉJANES & CALENDAL



LA BOUTIQUE DE FATOU

Fatou est installée au fond de son épicerie qui est tout en longueur, comme un couloir. Elle a mis de la musique. Elle éternue et se plaint des allergies.

« Depuis que j'ai pris la nationalité française, j'ai aussi pris les maladies, dit-elle en riant. »

Elle est de Dakar au Sénégal. Elle ne vend que des produits importés de différents pays africains. Poudre de soumara, graines de baobab, fleurs séchées d'hibiscus, moringa, farine de mil, huile de palme, pâte d'arachide, piments oiseaux, graines de mangue sauvage, argile, farine de manioc, gingembre... Des produits plus exotiques les uns que les autres.

« Il n'y a pas beaucoup de gens d'Afrique noire dans le quartier, les clients viennent d'ailleurs. »

Elle a repris ici il y a 12 ans. À Dakar, elle gérait un grand salon de coiffure. Au fond du magasin, dans une petite pièce aménagée spécialement, elle fait des mèches, des tresses, et la coiffure rasta.

Fatou est assise sur son fauteuil à roulettes. Elle mâchouille une branche de tamarin qui nettoie les dents. Elle n'a pas de rendez-vous avec des clientes aujourd'hui. C'est calme. Mais elle ne s'en fait pas.

« J'écoute ma bonne musique et je lis. Quand il n'y a pas de client, je ne stresse pas. Ça donne rien de se plaindre. Faut profiter au jour le jour. »



ATELIER JASMIN



Rue Jules Verne, au rez-de-chaussée d'une barre HLM, on découvre l'*Atelier Jasmin*. Une trentaine de femmes sont au travail, la plupart sur des machines à coudre. Raja nous accueille, elle est encadrante. Elle circule d'un poste à l'autre. Elle observe, donne des conseils, répond aux questions. Aujourd'hui, elles confectionnent des capes pour enfants de la marque *Super Minus* et des sacs pour leur propre marque *Les Filles de la Canopée*. Elles sont studieuses, concentrées. C'est calme. On entend les cliquetis des ciseaux, les ronronnements des machines, le souffle d'un fer à repasser et les voix des ouvrières qui parlent tout doucement, elles murmurent presque.

Raja nous fait la visite : « Vous avez le poste de la coupe, la salle des tissus qui proviennent de dons de particuliers ou de recycleries, l'atelier de confection et celui de la retouche. » Zouleikha coud des biais, ce sont des bouts de tissus qui, pliés en deux, permettent de masquer la couture de la cape avec sa doublure. « D'habitude je mets 7 minutes, mais ils ont changé de biais et ils sont plus durs à plier. » Sans interrompre son travail, elle raconte son parcours : « J'ai commencé à travailler ici en janvier 2023. Je ne connaissais rien à la couture. J'avais envie d'apprendre. Je suis Algérienne. Je suis arrivée en France en 2002. J'ai gardé des enfants, travaillé dans un centre aéré et j'ai repris ici, mais je voudrais

être cuisinière. J'ai fait des stages pour ça. » Jeannette, une jeune Sénégalaise passe prendre les capes terminées. Ce matin, elle est au contrôle. Oumelkhir est dos-à-dos avec Zouleikha. Elle coud des lanières sur les sacs à main : « Je suis aussi Algérienne. Je suis en France depuis 2014. Je suis arrivée quand je me suis mariée. J'ai trois enfants. Je suis restée 10 ans femme au foyer. Ma mère était couturière, je connaissais les bases mais j'apprends beaucoup de choses ici. En Algérie, j'étais professeur d'Arabe dans un collège. J'ai enseigné pendant 10 ans. Ça me manque, mon projet est de donner des cours particuliers. » À ses côtés, Yuliia travaille aussi sur des sacs : « Je suis Ukrainienne, d'une ville de l'Est à la frontière avec la Russie. Je suis arrivée en France au début de la guerre. Dans mon pays, j'ai fait des études de couture puis d'économie. J'ai vendu des meubles dans une entreprise avant de monter ma propre affaire. Je ne sais pas si je vais rester en France, ça dépendra du travail et ma fille est à l'université à Aix. Ma mère est restée au pays. »

Kaori est aussi à la confection des sacs à main. Elle est Japonaise : « J'ai fait des études et je suis costumière de métier. Je suis arrivée à Paris en 2010 où j'ai travaillé dans le spectacle, pour des compagnies japonaises. Après la Covid, j'ai décidé de descendre dans le Sud. Paris c'est trop dur, trop cher. Je trouve pas de travail de costumière ici, il faut un réseau de connaissances. Et je ne parle pas assez bien le français. Je comprends mais je ne peux pas exprimer les sentiments, je ne peux pas tout expliquer. »

Dans les bureaux de la partie administrative, Renata, la directrice de l'association, me parle du fonctionnement de l'*Atelier Jasmin*. « Nous ne sommes pas un centre de formation, nous faisons de l'insertion

par l'activité économique (IAE). La couture est un outil pédagogique. Souvent les employées partent de zéro. On leur apprend le B.A.-BA et petit-à-petit on va vers la confection. Nous accompagnons à l'emploi des femmes au RSA ou en difficulté professionnelle qui peuvent aussi avoir des problèmes de sociabilité. Nous soutenons trente-et-unes personnes qui sont salariées pour 6 mois renouvelables jusqu'à deux ans. Nous sommes conventionnés et recevons des subventions de l'État, du Département, de la Région et de la Métropole. Nous avons un revenu propre de 10 % (les marchés que nous obtenons et les ventes des produits de notre marque). C'est de plus en plus dur. Tout est fait avec peu de moyen et nous ne sommes pas assez soutenus. L'État baisse ses subventions. Nous devons revoir notre modèle économique, être plus rentables, chercher des marchés, développer le mécénat, sauf que nous ne devons pas faire de concurrence et nous sommes limités à 30 % de revenus propres. C'est un vrai travail d'équilibriste. » Renata fait partie d'une équipe de six personnes. Elle était conseillère dans une banque. Elle ne s'y retrouvait pas. Elle a fait une reconversion professionnelle. Elle est dans l'insertion depuis 2010. « Je suis d'origine brésilienne, je suis en France depuis 1993. Je suis ici depuis 2 ans. Je me sens enfin à ma place. »





LES DÉLICES DE TUNIS

Aujourd'hui c'est vendredi et le vendredi c'est couscous. Comme l'a indiqué Lolmède dans sa BD page 4, *Les Délices de Tunis* est rapidement devenu notre cantine. C'est pratique, la carte est variée, les plats sont copieux, c'est bon marché et surtout, c'est délicieux. Ici pas de kébab, on cuisine. Salade, brick, tajine, kefteji, ojjja (que l'hiver), pâtes et grillades. Les clients déjeunent sur la terrasse sous l'olivier, les robiniers et les marronniers. Un gars arrive en scooter. Il pose son casque et salue le jeune cuisinier qui visiblement le connaît bien. Il commande un plat et s'installe sur une table à l'intérieur. Il s'appelle Wassim et a travaillé ici quelques temps. Maintenant, il vit à Marseille. « J'ai passé 9 ou 10 ans à Aix, mais je suis tombé amoureux de Marseille, de son ambiance méditerranéenne. J'ai commencé par faire le nettoyage dans les restaurants et petit-à-petit j'ai appris à cuisiner. J'ai travaillé avec des Tunisiens, des Pakistanais, des Français. » Tout en commençant à déguster son repas, Wassim s'interrompt

pour nous parler de sa passion pour la cuisine et de son parcours : « Je suis arrivé à 19 ans, c'était il y a 14 ans. J'avais pas le rêve de venir en France, mais en Tunisie c'est pas facile. J'ai voulu ouvrir mes ailes. Ici c'est vraiment cuisiné avec des produits de Tunisie. Si tu cuisines avec amour, ça change le goût, si tu travailles pour vendre, c'est moins bon. »

Adam est en cuisine en ce début d'après-midi. Le rush du midi est passé, il est seul dans le restaurant avec Riadh qui est au service et qui fait les allers-retours entre la salle et la terrasse. Le restaurant est ouvert en continu de 11h30 jusqu'à 22h. La cuisine reste en service toute la journée. Adam profite d'un moment de calme pour parler un peu de lui et de son travail : « Le matin on fait toutes les préparations : les salades, les sauces, les pâtes, comme ça dans la journée on est tranquille. » Un homme commande deux plats de keftas aux œufs. Adam pose quatre keftas sur la plancha et les aplatit avec sa spatule. Il sort deux assiettes qu'il commence à garnir : salade verte,

concombre, tomate, méchouia, houria (purée de carottes au cumin), olives. Adam : « Je suis en BTS commerce en alternance. Lundi, mardi, j'ai cours, le reste de la semaine je suis ici. C'est mon père qui a monté le restaurant alors je suis venu travaillé avec lui. Quand lui et son associé ne sont pas là, c'est moi le responsable. Je fais de la cuisine, de la vente, de la gestion... Un peu de tout. » Il retourne les morceaux de viandes hachés et casse les œufs qui s'étalent sur la plaque de cuisson. Une fois cuits, il pose un œuf à plat sur chaque kefta qu'il dépose ensuite dans les assiettes. Il ajoute les frites, une pincée de sel, du persil, la sauce sur la salade et c'est prêt.

Adam : « Il y a un an et demi, pour moi c'était l'inconnu la cuisine. J'ai tout appris en regardant. C'est très dur physiquement mais aussi mentalement, c'est beaucoup de stress entre la gestion du personnel, les commandes, la vente... Je ne pense pas travailler dans la restauration toute ma vie. »



ADAVA PAYS D'AIX

Une dame entre dans la boutique :
« Je voulais savoir si vous avez un vélo électrique ? »
« Non, lui répond le jeune homme à l'entrée. »

Au fond de la pièce, dans la partie atelier, une jeune femme a démonté la roue arrière de son vélo et se démène pour replacer le pneu. Le jeune homme vient lui montrer comment faire. Il s'appelle Yassine, il est salarié de l'ADAVA (*Association pour le Développement des Alternatives à la Voiture dans le pays d'Aix*). Cette association récupère des vélos en déchèterie, les remet en état et les revend pas chers. En 2023, 13 tonnes de vélos ont été récupérées, ça équivaut à 1000 bicyclettes. 650 ont été revendues. Une centaine

a été donnée à des associations. L'ADAVA a également une activité de vélo-école. Les adhérents peuvent venir réparer et entretenir leur cycle dans l'atelier avec l'aide des techniciens.

Jessica, la jeune femme qui s'est bagarrée avec sa roue la remet sur le cadre : « C'est un vélo qu'on m'a donné mais j'en prends pas suffisamment soin, alors je viens apprendre ici. »

Christian est retraité et bénévole de l'association. Il est mécanicien auto, moto, vélo et bateau. Il essaie de fixer le garde-boue de Jessica qui frotte sur le pneu, ça fait du bruit quand elle roule. Il dévisse, revisse, détord un peu le garde-boue, rien n'y fait, ça frotte. Il se demande si la roue n'est pas voilée.

Il demande son avis à Yassine. Verdict : Elle est très voilée. Yassine tente de la redressée, il y arrive suffisamment pour que la roue ne touche plus le garde-boue.

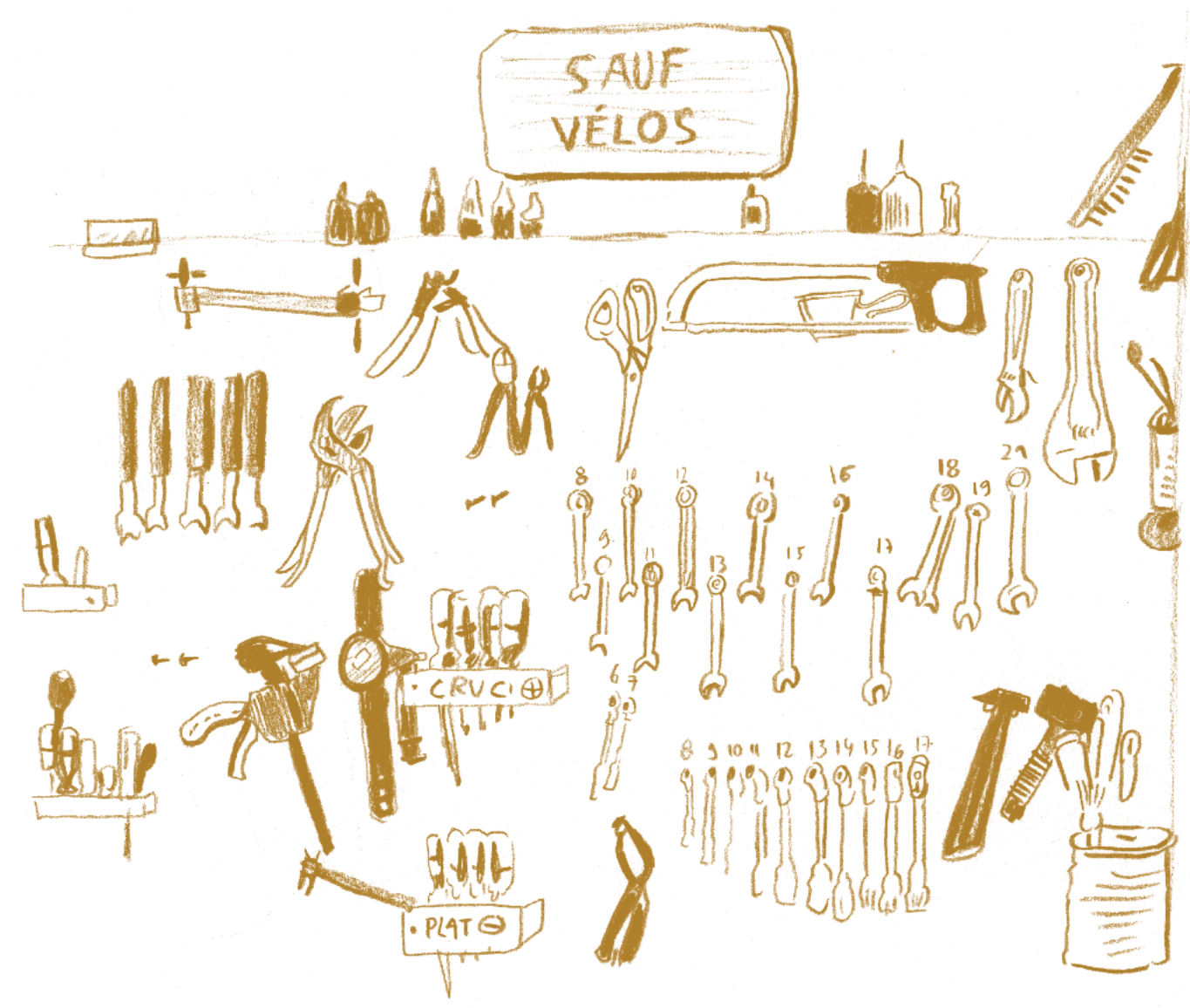
« C'est génial, ça fera le job, remercie Jessica. »

« Au moins, ça fait plus de bruit, conclue Yassine. »

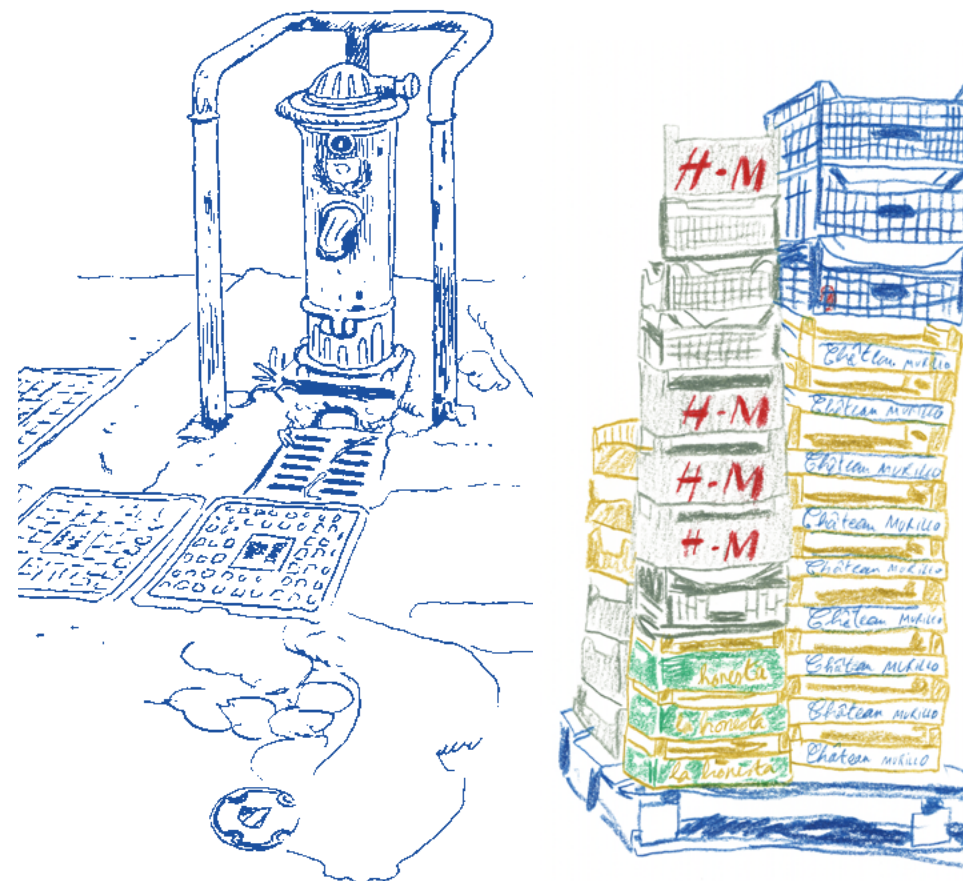
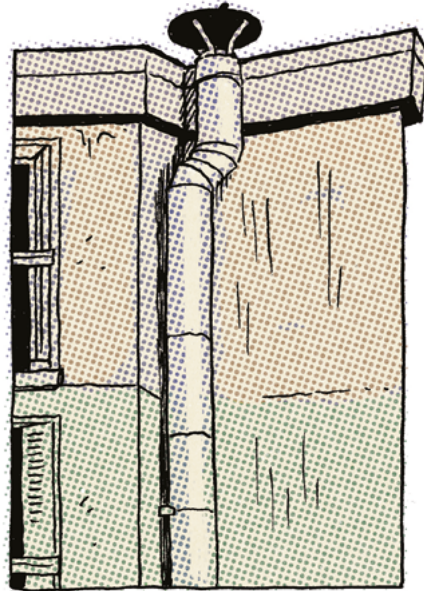
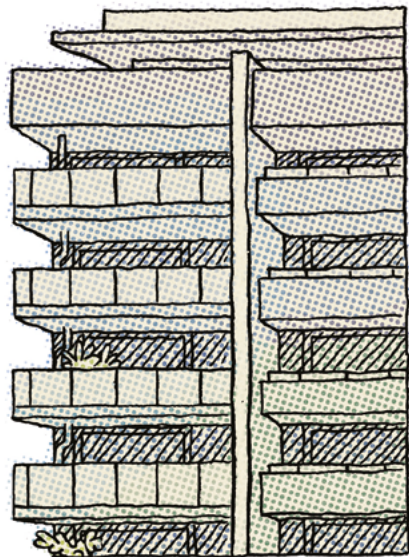
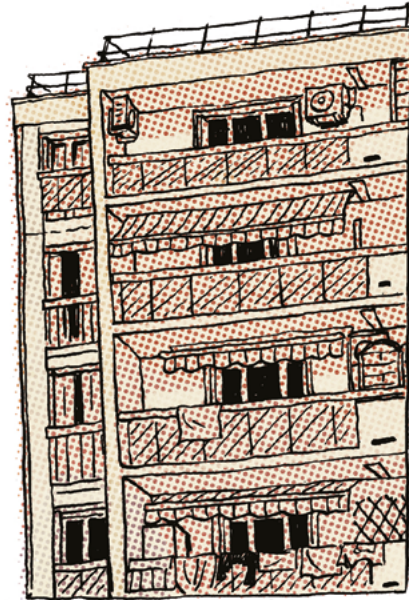
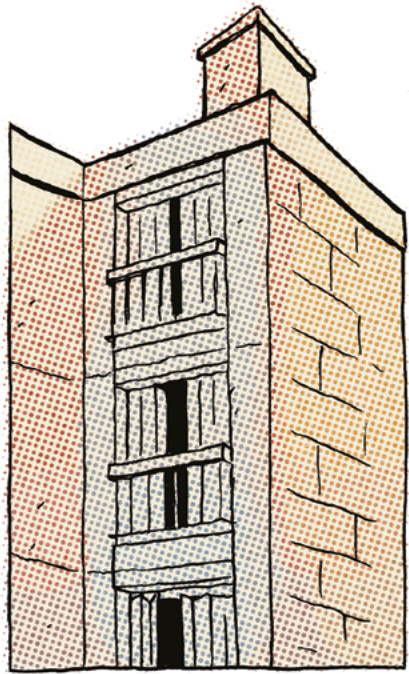
Le salarié travaille ici depuis 2019. « J'ai appris sur le tas. J'ai fait beaucoup de VTT, on cassait beaucoup, il fallait réparer soi-même. J'étais bénévole à l'ADAVA. Quand le poste s'est ouvert, j'ai candidaté et j'ai été pris. »

Il montre le petit vélo tatoué sur son avant-bras avec un petit sourire au coin des lèvres.

« Je suis un passionné ! »



QUELQUES FAÇADES



Le journal d'Encagnane #2 a été réalisé par la Compagnie Ouïe/Dire dans le cadre d'une résidence d'artistes menée du 27 mai au 7 juin 2024.

Avec Philippine Brenac, Louise Collet, Guillaume Guerse, Laurent Lolmède et Marc Pichelin.

Un projet initié par les Rencontres du 9° Art dans le cadre de la Biennale d'Aix. Production : Office de Tourisme et Ville d'Aix-en-Provence.

